

1502  
**LE DANSEUR**

**ÉTERNEL,**

**LA TARENTULE,**

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR M. CLEMENT \*\*\*

*Représenté, pour la première fois, à Paris, sur  
le Théâtre de l'Ambigu-Comique, le Mardi,  
26 Septembre 1809.*

---

**PARIS,**

**Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière  
le Théâtre Français, N°. 51.**

**1809.**

**PERSONNAGES.** ACTEURS.

La Mère GRIMALDI. Mlle. Lagrenois.  
CAROLINA, sa fille. Mlle. Martin.  
JULIO, jeune paysan. M. Millet.  
SAINT-REAL, officier français. M. Grévin.  
VICTOR, valet de St-Réal. M. Douvry.  
GRIFFONI, notaire. M. Barthelmy.  
Une Paysanne. Mme. Aubourg.

La scène se passe dans un village auprès de  
Naples.

Le Théâtre représente la place d'un hameau. A la gauche  
de l'Acteur la maison de la mère Grimaldi ; du même  
côté un berceau, sous lequel y a une table et un banc de  
pierre.

**LE DANSEUR ÉTERNEL,**

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

**SCÈNE PREMIÈRE.**

La mère GRIMALDI, CAROLINA.

LA MÈRE, *entrant en colère.*

Non, non, non.

CAROLINA, *d'un air suppliant.*

Ma mère, de grâce...

LA MÈRE.

Pour la dernière fois, non.

CAROLINA.

Vous voulez donc mon malheur.

LA MÈRE.

Propos d'amans que tout cela.

*Air : On doit soixante mille francs.*

On aime un galant jeune et doux,  
Mais le père offre un autre époux ;  
C'est ce qui nous désole. (bis.)  
Puis il vient, je ne sais comment,  
Que de la perte de l'amant !  
Le mari nous console. (bis.)

CAROLINA.

Ah ! jamais Julio ne me consolera de la perte de S. Réal.

LA MÈRE.

Julio est le fils d'un des plus riches fermiers des deux  
Sicules, et quelles sont les richesses de M. de S. Réal, une  
sous-lieutenance.

CAROLINA.

L'amour calcule-t-il le plus ou moins de richesses de  
l'objet aimé.

*Air : Vous ne prononcez plus Edouard,*  
Je sais qu'on trouve le bonheur  
Dans les liens du mariage ;  
Quand c'est un accord enchanteur  
Qui le fixe dans le ménage ;  
Mais ce lien est bien pesant  
Lorsque l'intérêt l'empoisonne,  
Et tout dit que l'amour qu'on donne  
Ne vaut jamais l'amour qu'on donne.

( 4 )

LA MÈRE.

Ce que vous me dites-là est très-joli, très-aimable, très-sentimental, mais vous n'en épouserez pas moins Julio, parce que telle est ma volonté : je vais faire dresser les articles du contrat : qu'à mon retour je vous trouve résignée : faites, croyez-moi, les choses de bonne grace, car il n'en sera ni plus ni moins, et ce soir vous serez Mad. Julio Spoltroni.

( Elle sort. )

SCENE II.

CAROLINA, seule.

Air : Du moment qu'on aime.

Ah ! quelle souffrance  
Pour notre constance,  
Cruelle d'enseñ  
Tu fais mon malheur.  
Je sens l'espérance  
S'enfuir de mon cœur. } ( bis. )  
Dieu de la tendresse,  
Dont la douce ivresse  
Donne à la jeunesse  
Ton jang enchanteur,  
Protège ma flamme  
Et mets dans mon âme  
L'espoir, l'espoir du bonheur.  
Quand le cœur se donne,  
Qu'une mère ordonne  
Que l'on abandonne  
L'objet de ses feux,  
Flamme douce et bonne  
Devient un affreux ; ( ter. )  
Mais une voix pure  
A nos cœur murmure  
Qu'à toi la nature  
Doit son agrément ;  
Que ta flamme pure  
En fait l'ornement. ( bis. )

J'entends du bruit... c'est lui... quelle sera sa douleur.

SCENE III.

CAROLINA, S. RÉAL, VICTOR.

CAROLINA, allant au devant.

Ah ! mon cher S. Réal, il n'est plus pour nous d'espoir de bonheur.

S. RÉAL.

Que dites-vous, Carolina ?

( 5 )

CAROLINA.

Ma mère vient de me signifier de la manière la plus impérieuse, qu'elle ne différerait pas davantage mon hymen avec Julio.

S. RÉAL.

Depuis trop long-tems, ce Julio, avec ses prétentions à votre main, a empoisonné des instans qui ne devaient être consacrés qu'à l'amour ; il est tems que cela cesse, j'usurai pour cela d'un moyen qui n'est pas neuf, mais dont la réussite est immanquable ; je vais le trouver, je le provoque, je le tue... ou il me tuera.

VICTOR.

Excellente manière de se débarrasser d'un rival.

CAROLINA.

Que dites-vous, S. Réal ? vous pourriez-exposer des jours qui me sont si chers.

S. RÉAL.

Quand votre mère retire la parole qu'elle m'avait donné et qu'un peu plus de richesse la décide en faveur de mon rival, comment pourrais-je ne pas être au désespoir ?

VICTOR.

Je conviens que le coup est cruel.

S. RÉAL.

Air : C'est à mon Maître en l'art de plaire.

Je préférerais cette promesse  
A tous les biens de l'univers,  
Je trouvais dans votre tendresse  
Le prix des maux que j'ai soufferts,  
Perdre cette douce espérance  
Serait le plus affreux de tout ;  
Pourrai-je chérir l'existence,  
Si je n'existais plus pour vous !

CAROLINA.

Hélas ! il n'est point de remède à nos maux.

S. RÉAL, étourdi.

Vous voyez bien qu'il est indispensable que je le tue.

VICTOR.

Eh ! monsieur, ne tuons personne, ja vous supplie ; ce Julio est un sot....

S. RÉAL.

Il ne faut pas d'esprit pour se battre.

VICTOR.

Air : d'Adolphe et Clara.

Calmez par grace, ce dépit,  
Modérez cet éclat peu sage ;

( 6 )

En tuant les gens sans esprit,  
Vous feriez par trop de courage.  
Monsieur demandez aux échos,  
Ils vous diront tous à la ronde :  
Qu'on pourrait en tuant les sots,  
Dépeupler les trois quarts du monde.

CAROLINA.

Je vous demande grace pour lui.

S. RÉAL.

Il faut qu'il renonce à vous s'il veut désarmer mon juste ressentiment.

VICTOR.

Quand vous parviendriez à écarter votre rival, vous n'en seriez pas plus avancé, puisque Mad. Grimaldi, sous prétexte que vous n'avez pas hérité de votre oncle, attendu qu'il se porte mieux, vous a retiré la promesse qu'elle vous avait faite de la main de sa fille.

S. RÉAL.

Et voilà ce qui me désespère.

VICTOR.

Tout n'est pas encore désespéré.

S. RÉAL.

Que dis-tu ?

VICTOR.

Peut-être pourrions-nous trouver quelque rusé dont la double utilité sera d'éconduire le prétendu et nous rendre la bienveillance de la mère.

S. RÉAL.

Ah ! mon cher Victor, je te devrai plus que la vie.

VICTOR.

Eh ! hier, j'étais un maraud, à qui vous vouliez donner cent coups de bâton. Ce que c'est que d'avoir besoin des gens.

Air : *Du Curé de Pomponne.*

On abandonne un malheureux

A sa triste détresse,

Mais peut-il seconder nos vœux,

Et vite, on le caresse ;

S'il est utile, on l'aimera ;

Car, tous tant que nous sommes,

Mais amis, c'est cela,

La rira,

Qui rapproche les hommes.

S. RÉAL.

C'est bien le moment de philosopher... Laissons cela et parlons des moyens à employer.

( 7 )

VICTOR.

Il en est un que je crois certain.

S. RÉAL.

Quel est-il ?

VICTOR.

Je le ferai piquer par une tarentule.

S. RÉAL.

Comment piquer par une tarentule.

VICTOR.

Vous savez que la tarentule est une araignée assez commune dans ces climats, sa piqûre peut devenir mortelle, et le seule remède que l'on connaisse est de faire danser le malade jusqu'à ce que des sueurs abondantes aient chassés tout le venin.

S. RÉAL.

Sans doute ; mais qu'à de commun la tarentule avec mon rival ?

VICTOR.

De tous les maux qui peuvent assaillir la triste humanité, la piqûre de la tarentule est celui que le sieur Julio Spoltroni redoute le plus, sa crainte sur ce point est au dessus de tout ce qu'on peut imaginer.

S. RÉAL.

Et tu le feras piquer par une tarentule ?

VICTOR.

Non, mais je veux qu'il le croye du moins.

S. RÉAL.

A quoi cela nous mènera-t-il ?

VICTOR.

A faire croire à la mère de mademoiselle, que son gendre a perdu la cervelle, à gagner du temps à l'aide de ce stratagème, et c'est un grand point que de gagner du temps.

S. RÉAL.

Mais explique-moi du moins.

VICTOR.

Non, monsieur, n'expliquons rien, car le voici. Mademoiselle, rentrez chez votre mère, vous, monsieur, restez avec le prétendu, menez-le un peu lestement, frappez-lui l'imagination, mais surtout ne frappez que cela, et songez que toute violence réelle unirait au projet que j'ai formé pour votre bonheur. (*Carolina rentre dans la maison, Victor sort du côté opposé.*)

## SCÈNE IV.

S. RÉAL, JULIO,

JULIO, *entre en rêvant.*Air : *J'entends marcher à grands pas.*

Je vais voir Carolina,

Ah! ah!

Qui bientôt sera ma femme;

Un regard de Julio,

Oh! oh!

Pour moi va doubler sa flamme.

En voyant

Son amant,

Avec un tendre délire,

Je suis sûr qu'elle va dire :

Ah! soyez le bien venu,

Hul hul hul!

Ah! soyez le bien venu.

S. RÉAL,

C'est vous qu'on nomme Julio Spoltroni?

JULIO.

C'est moi.

S. RÉAL.

C'est encore vous qui prétendez à la main de Carolina?

JULIO.

C'est encore moi.

S. RÉAL.

Savez-vous que je suis son amant.

JULIO.

Cela ne m'empêchera pas d'être mari.

S. RÉAL.

Avant que vous puissiez vous honorer de ce titre, vous aurez ma vie, ou j'aurai la vôtre.

JULIO, *effrayé.*

Qu'est-ce à dire?.. venez vous ici pour me faire un mauvais parti?

S. RÉAL.

Oui.

JULIO.

Savez-vous que je serais capable de vous tenir tête?

S. RÉAL.

C'est ce que je demande.

JULIO.

Mais que je n'en ferai rien.

S. RÉAL.

Et la raison.

JULIO.

La raison?..

S. RÉAL.

Oui, la raison.

JULIO.

Parce que... parce que vous n'êtes pas mon compatriote, et que je n'ai rien à démêler avec vous, entendez-vous?

S. RÉAL.

Je ne suis pas votre compatriote?

JULIO.

Non, puisque vous êtes Français et moi Sicilien.

S. RÉAL.

Malheureux, qu'osez-vous dire.

Air : *Corneille nous fait ses adieux.*

Quelque soit l'objet de leurs vœux,

Il est, tout semble nous le dire,

Entre les hommes courageux

Un nœud que rien ne peut détruire.

De la valeur voir à le prix;

Et l'honneur est là qui nous crie :

Le brave est de tous les pays,

Le lâche n'a point de patrie.

JULIO.

Vous avez raison, je ne suis point un lâche puisque j'ai ma patrie.

S. RÉAL.

Prouvez-le donc.

JULIO.

Que j'ai une patrie?... rien de plus facile. J'ai là mon extrait de baptême.

S. RÉAL.

Ce n'est point une preuve de votre naissance que je vous demande, mais une de votre courage.

JULIO, *effrayé.*Du courage... croyez-vous qu'on ait ainsi à commandement...  
S. RÉAL.

Vous n'avez donc pas de cœur.

JULIO.

A quoi cela sert-il?

S. RÉAL.

La demande est extraordinaire.

*Le Danseur éternel.*

( 10 )

JULIO.

A se faire tuer, la belle avance.

Air : *Vaud. de l'Officier de fortune.*

Souvent pour vider une affaire,  
Ou le cœur doit guider la main,  
On part, ce cœur plein de colère  
Mais l'ingrat nous laisse en chemin.  
Ainsi puis que c'est un parjure  
Qui nous cause de l'embarras,  
On peut s'en passer, je vous jure ;  
Tant d'honnêtes gens n'en ont pas.

SCÈNE V.

Les Mêmes, VICTOR, tenant à la main une baguette au bout de laquelle il est censé y avoir une épingle : il fait signe à S. Réal d'occuper Julio de manière qu'il ne puisse l'apercevoir.

S. RÉAL.

Votre conduite est celle d'un lâche.

JULIO.

Que voulez-vous ! on ne se fait pas soi-même.

S. RÉAL.

Au surplus, je vous défends de songer à obtenir la main de Carolina.

JULIO.

Ah ! vous me le défendez...

S. RÉAL, s'avançant sur lui.

Oui, je vous le défends.

JULIO, tremblant.

J'entends fort bien, vous me défendez...

S. RÉAL.

De songer à Carolina.

JULIO.

De songer à Carolina.

( En ce moment. Victor lui pique la main avec sa baguette, et la jette lestement pour que Julio ne l'aperçoive pas. )

JULIO.

Hai ! hai !

VICTOR, faisant semblant de courir après un insecte qu'il feint d'écraser.

Ah ! mon dieu ! mon dieu !

S. RÉAL.

Qu'est-ce donc ?

VICTOR.

Malheureux jeune homme, une tarentule !

( 11 )

JULIO.

Ciel ! que dites-vous ? elle m'a piqué à la main. Je suis un homme perdu, mort.

VICTOR, crachant par terre, et marchant dessus.

Elle était énorme ! voyez quelles pattes.

JULIO, se désolant.

Je suis perdu, ma bête d'aversion.

VICTOR.

C'est comme moi, j'ai une aversion pour les bêtes... ( bas à S. Réal. ) Laissez-nous que je l'achève, j'irai vous rejoindre et vous dire ce que vous aurez à faire.

JULIO, à S. Réal.

Ah ! monsieur, vous n'aurez pas la peine de me tuer, la tarentule vous a débarrassé de ce soin là.

S. RÉAL.

Je ne profiterai pas de votre malheur, je me retire, vraiment pénétré d'un accident aussi cruel. ( Il sort. )

SCÈNE V.

JULIO, VICTOR.

JULIO.

Qu'est-ce que tu vas devenir, pauvre Julio... plus d'amour !... plus d'noce... la mort... le mort.

VICTOR.

Ne vous découragez pas, peut-être y a-t-il du remède.

JULIO.

Du remède... non, non, il n'y a point de remède.

VICTOR.

Vous croyez.

JULIO.

Il y a de quoi me faire perdre l'esprit.

VICTOR.

Soyez tranquille, vous ne perdrez rien.

JULIO.

Croyez-vous !

VICTOR.

J'en suis sûr ; il vient d'arriver ici un médecin étonnant par son savoir et par les cures merveilleuses qu'il a opérées : il voyage à la suite de M. le marquis de Romanelli, dont l'intendant est mon ami, et je ne désespère pas de le déterminer à venir vous donner du secours.

JULIO.

Ah ! mon cher ami, vous serez mon sauveur.

( 12 )

VICTOR.

S'il veut venir pourtant, car tous ces hommes à grand talent sont si originaux.

JULIO.

Ah ! c'est bien vrai ; aussi j'aime mieux n'avoir pas tant d'esprit.

VICTOR.

Vous avez raison.

JULIO.

Mais allez vite chercher ce fameux médecin, car je sens que le mal fait des progrès.

VICTOR.

J'y cours, je serai le moins de temps possible, mais vous savez aussi bien que moi, que la danse est un des remèdes contre la piqûre de la tarantule ; amusez-vous à faire quelques pas de danse, pendant mon absence, pour ôter au mal la facilité de s'étendre... Je reviens à l'instant.

( Il sort. )

SCÈNE VI.

JULIO, seul.

Il a raison, la danse est fort bonne, dans le cas où je me trompe... Dansons, donc, quoique je n'en ait guère envie.

Air : *Coûte-tu lui bois s'en alla.*

Dieu quel malheur est celui là,

Et comment lui a eclair

Tralalalera. ( Il danse. )

Et mais, je crois que le voilà !

Ce n'est pas lui. Ciel ! je sens là,

Tralalalera. ( Il danse. )

( Pleurant. )

Faisons, puis qu'il ne revient pas,

Des rigodons, des entrechais...

Ah ! quelle souffrance ! ( Il danse. )

Tralalalera : la, la, la,

Ne nous décourageons pas, et si l'on peut dire, en me voyant penser : Ah ! quels grands sauts cet homme-là fait,

Mon mal s'en ira

Par la danse,

Mon mal s'en ira,

( 13 )

SCÈNE VII.

JULIO, S. REAL, en médecin Arabe, VICTOR.

VICTOR, arrêtant Julio.

Arrêtez, mon cher ami, arrêtez : je vous amène ce fameux docteur qui va vous rendre la santé, je l'ai trouvé qui cherchait des simples, et je l'ai conduit près de vous.

JULIO.

Ah ! que je vous ai d'obligation !

S. REAL, lui tapant le pouls.

Le poison a déjà fait bien des progrès, mais...

JULIO.

Je suis mort.

VICTOR.

Pas encore.

S. REAL, d'un ton plus haut.

Mais... grâce au savoir du fameux Théophraste-chrisides, vous serez dans trois heures, aussi sain de corps et d'esprit que vous l'étiez avant d'être piqué de la tarantule.

JULIO.

Ah ! docteur, que vous êtes savant.

S. REAL.

Si je suis savant, je vous en réponds : les minéraux, les végétaux, les animaux, surtout, ne présentent aucun phénomène que je ne sois en état de résoudre,

Air : *Regard vif.*

J'ai dévoilé tous les secrets

Des trois règnes de la nature ;

De mes talents de mes succès,

En vain l'ignorance murmure,

Je suis en état d'effacer

Le savoir des plus fortes têtes ;

Mais quand je veux me surpasser,

Ici, je dois le confesser,

J'aime à m'exercer ( bis. )

Sur les bêtes.

JULIO.

M. le Docteur, je réclame vos soins.

S. REAL.

Volontiers, mon ami.

JULIO.

Si vous me sauvez la vie, je suis en état de vous bien payer.

S. RÉAL.  
Que parlez-vous de payement!... apprenez que je ne travaille que pour la gloire.

JULIO.  
C'est bien plus beau encore; mais de grace, travaillez tout de suite, car je sens que le mal augmente à chaque instant.

S. RÉAL.  
Ecoutez bien attentivement.

JULIO.  
La frayeur m'allonge les oreilles.

S. RÉAL.  
Ayez d'abord un grand verre de vin.

JULIO.  
Voici la demeure de ma belle mère, j'en vais chercher un.

VICTOR.  
Je veux vous éviter cette peine. ( *Il entre dans la maison.* )

S. RÉAL.  
Je vais y mettre une pincée de poudre de projection, dans la composition de laquelle il entre trente métaux vierges; de la Salamandre du Canada, et du Griffon mâle, que j'ai été chercher sur le sommet du Mont-Caucase.

JULIO.  
Le Mont Cocasse, il doit être drôle!

S. RÉAL.  
Je ne vous parle pas des plantes que j'ai cueillies à Jéricho, à Jérusalem, Béthanie et autres lieux.

VICTOR, revenant.  
Voici le verre de vin.  
S. Réal tire sa tabatière, en met une pincée, et le présente à Julio.)

S. RÉAL.  
Avez cette potion.  
( *Julio va pour boire.* )  
Un moment. Il faut auparavant que je vous détaille le régime à suivre aussitôt que vous aurez pris ce cordial. Régime d'autant plus rigoureux, que si vous vous en écarterez le moins du monde, vous êtes perdu à jamais.

JULIO.  
Oh! soyez tranquille, la peur de la mort me donnera une fière mémoire.

S. RÉAL.  
Air : *La danse n'est pas ce que j'aime.*  
La danse est l'unique remède  
Qu'on puisse opposer à vos maux;

Ainsi, mon cher, plus de repos :  
Appellez la danse à votre aide.  
Qu'au besoin de danser tout cède ;  
Je vois la mort, tendant les bras,  
Sur vous arriver pas à pas...  
Que je vous plains ( *bis* ) si vous ne dansez pas.

JULIO.  
Je vous promets...

S. RÉAL.  
Silence!... de par Esculape, Hyppocrate, Galien, Avicène et le grand, le sublime Thésoro-chrisonicœchrisides, il vous est défendu de prononcer la moindre parole, pendant tout le tems que durera l'opération.

JULIO.  
Quoi, pas même à ma future ?

S. RÉAL.  
A personne, un seul mot et vous êtes mort. ( *Il lui donne le gobelet.* ) Buvez, maintenant.

JULIO, le prenant.  
Dès que j'aurai bu, il ne me sera plus permis de prononcer un mot.

S. RÉAL.  
Pas même une syllabe.

JULIO.  
Et danser sur-le-champ.

S. RÉAL.  
Sans aucun retard.

JULIO, soupirant.  
Taisons-nous, buvons et dansons.

VICTOR.  
Air : *Chantez, dansez.*  
Dansez, monsieur, dansez gaiement,  
C'est la loi de la médecine ;  
Que ce joyeux médicament,  
Chasse le mal qui vous chagrine,  
Dansez, c'est pour votre santé  
Que l'ordonne la Faculté

## SCÈNE VIII.

Les Précédens, CAROLINA.

Victor continue de chanter l'air sans paroles, et figure avec Julio dans le menuet.

CAROLINA.  
Quelle est cette folie ?

( 16 )

VICTOR.  
Monsieur le médecin vous l'expliquera.  
(S. Réal parle bas à Caroline.)

VICTOR.

Air : *Un Rigodon, zig, zag, don, don.*

Mais c'est danser bien tristement,

Par une tarentule;

Brisez, pas de basque, en avant;

Le sang se coagule.

Pas de côté, balancez,

Dos-à-dos... chassez... chassez...

( Il danse avec lui. )

Allons, du cœur à la danse;

Un rigodon,

Zig, zag, don, don;

Le plaisir en cadence,

Vaut mieux que la raison.

CAROLINA.

Il faut nous mettre de la partie. (Ils dansent tous les quatre.)

Allons, du cœur à la danse, etc.

S. RÉAL.

Assez. (A Julio.) Suivez-moi, et en herborisant, j'expéditionnerai les progrès de votre convalescence.

( Julio fait en dansant plusieurs salutations, et sort. )

### SCÈNE IX.

CAROLINA, VICTOR.

CAROLINA.

Le stragème est assez plaisant.

VICTOR.

Il est de l'invention de votre serviteur.

CAROLINA.

Je vous en fais mon compliment.

VICTOR.

Pour vous, mademoiselle, on ferait des choses plus difficiles encore.

Air : *Des Coquilles.*

Avec transport je suis la loi  
Qu'une belle me donne;  
Tout devient facile pour moi,  
Quand la beauté l'ordonne.

( 17 )

Oui, la beauté n'a qu'à vouloir...  
Pour vaincre les obstacles,  
N'a-t-elle pas le pouvoir  
D'enfanter des miracles.

CAROLINA.

Votre dévouement ne restera pas sans récompense.

VICTOR.

Je vais retrouver mon maître et lui aider à mettre la dernière main à votre prochaine union. ( Il sort. )

### SCÈNE X.

CAROLINA, seule.

Puissent-ils réussir dans leurs projets, car c'est de cette réussite que dépend le bonheur de la pauvre Carolina.

Air : *De Haine aux Femmes.*

Comme une ombre fugitive,

S'il arrive

Qu'ici bas

Le bonheur fuit à grands pas,

C'est que notre destinée,

A la peine condamnée

Ajoute, hélas ! sans repos,

A la somme de nos maux.

Mais la touchante espérance

En adoucit la souffrance,

Et par son charme flatteur

Fait revenir le bonheur.

Quand le nœud du mariage

N'a pour gage

Et pour objet

Qu'un méprisable intérêt,

Ce nœud, signal de nos peines,

Ne nous offre que des chaînes;

Mais lorsque la volupté

La forme pour la beauté,

Des fleurs que l'amour lui donne,

L'hymen tresse une couronne;

Et de ce présent flatteur

Pare le front du bonheur.

*Le Danseur éternel.*

## SCÈNE XI.

CAROLINA, la mère GRIMALDI.

LA MÈRE.

Eh bien, ma fille, êtes vous enfin raisonnable, et vous soumettez-vous de bonne grâce à contracter l'hymen que j'exige.

CAROLINA.

Ma mère, condamnez-vous votre fille à passer sa vie avec un homme qu'elle ne peut souffrir; un homme dont le peu d'esprit et la simplicité, ne sont propres qu'à repousser une femme sensible.

LA MÈRE.

Tu te plains de ce qui ferait le bonheur d'une autre.

Air : *Lise épouse l' beau Gerance.*

Mari d'un savoir immense,  
Croît qu'une grande distance  
Tient le sexe masculin  
Séparé du féminin;  
Mais de Paris jusqu'à Rome,  
Femme, chacun sait cela,  
Avec un mari bon homme,  
N' connaît pas ces distances-là.

CAROLINA.

Croyez-moi, ma mère, une femme n'est point heureuse quand elle ne peut respecter son mari.

LA MÈRE.

Bah! bah! je crois que vous voulez me donner des leçons; rentrez, et que jamais je ne vous entenda me tenir un semblable langage.

CAROLINA.

Ma mère!

LA MÈRE.

Rentrez, mademoiselle. ( *Caroline rentre.* )

## SCÈNE XII.

LA MÈRE, seule.

Elle a bien fait de s'en aller, car j'allais m'attendrir. Pauvre enfant... elle pleure!... et pour un peu d'or, je vais la forcer... En lui ordonnant de rompre les nœuds qui l'attachent à S. Réal, j'ai oublié que c'est moi qui les avais

formés... elle se plaint! a-t-elle tant de torts?... non... Mais que signifie ce bruit?

## SCÈNE XIII.

La Mère GRIMALDI, JULIO, tout le Village.

( *Julio entre en dansant, tous les villageois le suivent en riant.* )

LA MÈRE.

Que veux dire cette extravagance?

UNE PAYSANNE.

Nous n'en savons rien: il y a une demi heure que nous l'interrogeons vainement; il danse toujours et ne réponds rien.

LA MÈRE, arrêtant Julio.

Vous m'expliquerez peut-être à quoi doit aboutir cette danse?

( *Julio fait des signes qui expriment son désespoir et recommence à danser.* )

Me voilà bien avancée... êtes-vous fou? ( *il fait signe que non* ) vous êtes donc muet? ( *même signe.* ) Quelle est donc la cause de cet accès dansant qui vous possède.

( *Julio pleure, sanglote et recommence à danser.* )

LA MÈRE.

Il faut avoir bien peu d'humanité pour s'amuser ainsi du malheur de ce pauvre diable!... que l'on aille plutôt chercher de bonnes cordes, nous l'attacherons bien solidement sur une chaise, ensuite on ira chercher le signor Charpentini, le chirurgien de notre village, qui nous dira s'il ne serait pas nécessaire de le trépaner.

TOUT LE MONDE.

Oui, oui, trépanons-le.

( *Tout les villageois cherchent à se saisir de Julio qui, sans cesser de danser, se sauve; on court après lui.* )

## SCÈNE XIV.

La Mère GRIMALDI, seule.

Ah! mon dieu, mon dieu! un garçon qui ce matin était encore si sain de corps et d'esprit! ce que c'est que de nous; s'il reste comme cela, pour tant, je ne puis songer au ma-

riage que j'étais sur le point de contracter. Si je donnais à ma fille un fou pour époux, cela ne prouverait pas que je sois très sage . . . mais voici Victor . . . Eh bien.

## SCENE XV.

LA MERE, VICTOR.

VICTOR.

Ah ! mon dieu ! mon dieu ! Julio est décidément fou.

LA MERE.

Je m'en doutais, je viens de le voir, il danse au lieu de répondre aux questions qu'on lui fait.

VICTOR.

Il est toujours dans le même état.

*Air : Chacun avec moi l'avouera.*

J'ai vu des danseurs bien souvent  
Nous prouver qu'ils étaient ingambes ;  
Mais l'on peut dire, en le voyant,  
Qu'il a le diable dans les jambes ; (*bis*)  
Et s'il va toujours ce train là,  
Il n'est aucun qui ne répondent,  
Qu'avant quatre jours il fera  
Ses sauts, ses pas,  
Ses entrecbats,  
Ses rigaudons dans l'autre monde.

LA MERE.

Voilà une maladie bien extraordinaire ?

VICTOR.

Et vous pourriez donner un tel mari à votre fille ?

LA MERE.

Ma foi, si sa folie continue . . .

VICTOR.

Votre fille l'épouserait contre son gré ; et quelle source de chagrins pour vous si vous la voyez malheureuse.

*Air : Tu peux dans cette bagatelle.*

Je plains la mère de famille  
Qui veut employer la rigueur ;  
Les maux qu'elle cause à sa fille  
Retomberont tous sur son cœur.  
Il est une voix tutélaire  
Qui nous redit ces mots touchans :  
Le vrai bonheur, pour une mère,  
Est dans celui de ses enfans.

LA MERE.

Diable ! quand vous auriez pris cela dans un traité de morale, ça ne serait pas plus beau.

VICTOR.

Ma foi, que voulez-vous, parce qu'on est domestique, il n'est pas défendu d'avoir le cœur sensible, et de le dire tout bonnement comme on le pense.

LA MERE.

Eh bien, je vous en estime d'avantage ; et s'il faut vous l'avouer franchement, je pense comme vous. Je crains que ma fille ne soit malheureuse avec ce Julio, je fais comme si j'étais bien sévère, mais dans le fond je suis bonne mère.

VICTOR.

Eh bien, croyez-moi ; donnez votre fille à mon maître, ils s'aiment tendrement, M. S. Réal n'est pas riche, mais il est brave, considéré de ses chefs, il fera son chemin. Vous aurez sous les yeux l'image du bonheur de vos enfans, et croyez-moi, ce tableau-là ne pourrait se payer avec tous les écus du sieur Julio.

## SCENE XVI.

Les Mêmes, GRIFFONI.

LA MERE.

Qu'est-ce ? ah ! c'est vous, seigneur Griffoni, m'apportez-vous le contrat que je vous ai prié de faire ?

GRIFFONI.

Oui, madame, le voilà. Mais comme vous n'avez pu me donner les noms et prénoms du futur, ils sont en blanc.

VICTOR.

Eh bien ! voilà le cas . . .

LA MERE.

Paix donc, laissez-moi faire. (*à Griffoni.*) Asseyez-vous là, seigneur Griffoni, je vais vous les dicter.

GRIFFONI.

N'entrons-nous pas chez vous ?

LA MERE.

Non ; j'ai des raisons pour que ma fille ignore ce que nous allons faire, je vais vous chercher l'écrivoire.

GRIFFONI.

J'ai toujours sur moi tout ce qu'il faut pour écrire.

(*Il avient un écrivoire et s'assied.*)

LA MERE.

Il me paraît que vous êtes homme de précaution,

( 22 )

GRIFFONI.

M'y voic

LA MERE.

Les noms du futur sont Louis-Auguste de S.-Réal; sous-lieutenant au 18e. régiment.

GRIFFONI.

Mais il me semble qu'il était question de Julio?

LA MERE.

O !, ce matin . . . mais maintenant il n'en est plus question du tout. La future est Carolina Grimaldi.

GRIFFONI.

C'est fait.

LA MERE.

Je vais appeler ma fille pour signer. Laissons-lui croire que c'est son contrat avec Julio; elle en aura plus de plaisir quand on la dérompra.

VICTOR.

Bon, à sa place, moi, je ne signerais pas.

LA MERE.

Ma fille fait toujours ce que sa mère ordonne. (*elle appelle.*) Carolina! . . . je voudrais bien voir qu'on ne m'obéit pas au moindre signal . . . Carolina! . . . c'est tout le caractère de défunt son pauvre père, quand j'ordonne quelque chose on obéit en silence, Carolina.

### SCENE XVII.

Les Mêmes CAROLINA,

CAROLINA.

Me voici à vos ordres, ma mère.

LA MERE.

Voici un contrat, j'exige comme une preuve de votre obéissance que vous le signiez sur le champ, et sans le lire.

CAROLINA.

Quoi, ma mère, vous exigez . . .

LA MERE.

Très-positivement,

CAROLINA,

Si j'osais vous représenter . . .

LA MERE.

Je n'écoute rien.

CAROLINA.

Un seul mot . . .

( 23 )

LA MERE.

Ce ne sont pas des paroles que je vous demande, c'est la soumission.

CAROLINA.

Mon amour pour S. Real . . .

LA MERE.

Il n'est plus question de S. Real.

VICTOR, bas,

Signez sans crainte, c'est votre contrat avec lui.

CAROLINA.

Ciel! que dites-vous?

LA MERE.

Je vous dis qu'il n'est pas question de S. Real.

CAROLINA.

*Air: Vaud. du Maréchal d'auvers.*

Si du bonheur je perds l'espoir,

Pour prix de mon obéissance,

Je dirai: j'ai fait mon devoir;

Et ce sera ma récompense.

Oui, lorsque je cède à vos vœux;

Tout me dit que le ciel prospère

Béni l'enfant respectueux

Qui sait obéir à sa mère.

(*Elle s'approche de la table et signe.*)

LA MERE.

La pauvre petite, c'est la douceur même.

VICTOR.

Si j'allais chercher mon maître maintenant?

LA MERE.

Oui, dépêchez-vous; lorsqu'on fait des heureux, on ne saurait jamais aller assez vite.

VICTOR.

Aussi vous allez voir si je serai bientôt revenu.

LA MERE.

Et vous restez-là, au lieu de partir.

VICTOR.

J'y vole. (*Il sort en courant.*)

### SCENE XVIII.

Les Mêmes, JULIO, tout le Village.

(*Julio arrive en dansant, et suivi des villageois; il paraît accablé de fatigue, cependant malgré la gêne de sa position, il fait tout ce qu'il peut pour danser.*)

Le voilà! le voilà!

LA MÈRE.

Eh bien, mon cher Julio!, votre amour pour la danse n'est donc pas encore passé? (*Il fait signe que non.*) C'est donc une rage.

Air: *Ce mouchoir belle Raimonde.*

Dites-moi, je vous supplie,  
Qui vous fait ainsi danser!

(*Julio danse les deux vers qui manquent.*)

Voyez, chacun à la ronde,  
En craindre pour vous l'effet.

(*Il achève le couplet en dansant.*)

Puisque tu veux absolument danser, je vais t'en fournir les moyens.

Air: *Ce n'est que du bout de son aîle.*

Mon cher, vous perdez la cervelle;  
Je le vois bien, en ce moment.

(*Julio danse la ritournelle avec la mère Grinaldi.*)

Cette folie, assurément,  
Ne saurait plaire à votre belle. (*bis.*)

(*Même jeu de théâtre.*)

Allons, en voilà assez pourtant; ne peut-on savoir quelle est la cause de ce délire?

(*Julio voit Griffoni à la table, et va à lui.*)

GRIFFONI.

Que voulez-vous? (*Julio fait des signes.*) Ah! vous voulez écrire, (*Julio fait signe que oui.*) en ce cas je vais vous céder ma place.

LA MÈRE.

Oui, cédez la lui, je grille d'impatience d'être instruite. . . (*Julio se lève.*) Ah! c'est donc fait. (*Elle prend le papier et lit.*) « J'ai été piqué par une Tarentule, le docteur Thésoro-chrisonico-chrisidès m'a fait prendre une » potion et m'a condamné à danser toujours et à ne parler » jamais ». . . Vous avez été piqué par une Tarentule? (*Il fait signe que oui.*) A quel endroit? (*Il montre sa main.*) Il n'y a rien. . . si vous aviez été piqué par une Tarentule, il y aurait de l'enflure, une tâche noir au milieu; allons, allons, vous avez rêvé cela.

*Tout le monde riant et se moquant de lui.*

Ah! ah! ah!

Je voudrais pour beaucoup savoir qui lui a ainsi dérangé l'imagination.

(*Tout le monde riant.*)

Il est fou! . . . il est fou! . . .

CAROLINA.

Voici S. Réal.

SCÈNE XIX et dernière.

Les Précédens, S. RÉAL, VICTOR.

S. RÉAL, à la mère.

Ah! madame, ce que Victor vient de me dire est-il vrai? vous consentez à mon bonheur.

LA MÈRE.

Oui, mon cher S. Réal, et je travaille au mien, quand je fais le vôtre et celui de ma fille.

CAROLINA.

Quoi, ma mère, il se pourrait. . .

LA MÈRE.

Oui, mon enfant, sois heureuse et ta mère sera satisfaite. (*Julio témoigne la plus grande surprise.*) Mais, c'est ce pauvre diable de Julio dont l'état m'inquiète. Je voudrais avoir le mot de cette énigme.

S. RÉAL.

C'est moi qui vous le donnerai, madame; c'est une ruse que mon valet a employé pour faire croire à cet homme qu'il était piqué de la Tarentule, la vérité est qu'il n'a aucun mal.

LA MÈRE.

Est-il possible?

JULIO.

Qu'est-ce qu'il dit? comment aucun mal?

LA MÈRE. *Niant.*

Et il a pu croire! . . . ah! ma foi le tour est plaisant.

JULIO.

Comment, aucun mal?

LA MÈRE.

En es-tu fâché, imbécile.

JULIO.

Non certainement. . . mais pourtant j'ai été piqué.

*Le Danseur éternel.*

( 26 )

VICTOR.

Par une épingle.

JULIO.

Par une épingle!

VICTOR.

Que j'ai dirigée.

JULIO.

Et ce n'était pas une Tarentule. . . Ah! je suis d'une joie — je ne danserai plus.

VICTOR.

Oui, reposez-vous; vous devez-en avoir besoin; en suite nous réclamerons de votre complaisance, un dernier rigaudon pour la noce de Mlle. Carolina avec mon maître.

JULIO.

Il l'épouse?

LA MÈRE.

J'y suis décidée.

S. RÉAL.

Et cette union fait mon bonheur.

JULIO.

C'est trop fort; me piquer la main, passe; mais me piquer le cœur. . .

LA MÈRE.

Rends-toi justice, et vois si tu peux lutter avec ton rival spirituel, militaire et Français. N'est-il pas vrai, ma Carolina, que mon choix te plaît d'avantage!

CAROLINA.

Ma mère, vous me rendez la plus heureuse des filles.

S. RÉAL.

Et moi le plus fortuné des hommes.

LA MÈRE.

Et moi, mes enfans, la plus satisfaite des mères.

VICTOR.

Je vois que pour me mettre à l'unisson, il faut que je sois le plus content des valets.

JULIO.

Ah! ça, moi, qu'est-ce que je serai donc?

VICTOR.

Le plus fort danseur de la Calabre.

JULIO.

Au surplus, je ne suis pas fâché de la rupture de mon mariage. Mademoiselle n'a pas l'air de se soucier beaucoup de moi, et je ne suis pas homme à jeter ma main à la tête de personne.

( 27 )

LA MÈRE.

Soyez tranquille, mon cher Julio; vous trouverez sans peine une fille qui vous conviendra beaucoup mieux que la mienne.

JULIO.

Bien obligé, ci-devant belle mère; pourvu que je me marie, n'importe à qui, je serai toujours content.

LA MÈRE.

Vous, mes enfans, soyez heureux, et dansez d'aussi bon cœur pour votre noce, que monsieur a dansé pour la Tarentule.

### VAUDEVILLE.

#### Air du Carillon de la Servante justifiée.

Si la danse est en tous lieux  
Un signe de réjouissance,  
Mes amis, pour être heureux,  
Soyons toujours en danse.

CHŒUR.

Servons les plaisirs et les amours;  
C'est eux qui président à la danse. (bis)

VICTOR.

Pour voir les humains,  
Oubliant toutes distances,  
Se donner les mains,  
Voyez la danse.

CHŒUR.

Si la danse, etc.

JULIO.

Les fâcheux et les jaloux  
Vont semant la défiance;  
Aussi les voyons nous tous  
Détester la danse.

CHŒUR.

Si la danse, etc.

S. RÉAL.

Si l'amour par fois,  
A pu sans défiance,  
Vider son carquois,  
C'est à la danse.

CHŒUR.

Si la danse, etc.

CAROLINA, au public.

Si du Danseur éternel

Vous coupez l'espérance,

Il dira: le bien réel

N'est que dans la danse.

Vous seuls donnez en tous lieux

Le signe de réjouissance;

Et les danseurs sont heureux

Quand vous menez la danse.

CHŒUR.

Vous seuls donnez en tous lieux, etc.

FIN.

Il est un bien réel  
N'est que dans la danse  
Vous seuls donnez en tous lieux  
Le signe de réjouissance

CHŒUR.

Vous seuls donnez en tous lieux, etc.

CHŒUR.

Il est un bien réel  
N'est que dans la danse  
Vous seuls donnez en tous lieux  
Le signe de réjouissance

CHŒUR.

Il est un bien réel  
N'est que dans la danse  
Vous seuls donnez en tous lieux  
Le signe de réjouissance

CHŒUR.

Il est un bien réel  
N'est que dans la danse  
Vous seuls donnez en tous lieux  
Le signe de réjouissance

CHŒUR.

Il est un bien réel  
N'est que dans la danse  
Vous seuls donnez en tous lieux  
Le signe de réjouissance

De l'imprimerie de HOCQUET et Comp., rue du Faubourg  
Montmartre, n°. 4, au coin du boulevard.